

# Le Crépuscule de la Rose Rouge

## Personnages :

**MARGARETH** d'Anjou duchesse de Lancastre (*accusée*) 50 ans

**EDOUARD** Plantagenet Duc d'York (*frère aîné de Georges et Richard*) 28 ans

**GEORGES** Plantagenet Duc de Clarence (*frère cadet d'Edouard et Richard*) 27 ans

**RICHARD** Plantagenet Duc de Gloucester (*frère benjamin d'Edouard et Georges*) 21 ans

**ANNE** Neville Duchesse de Gloucester (*ex belle-fille de Margareth*) 21 ans

Henry Stafford Duc de **BUCKINGHAM** (*avocat du clan des York*) 21 ans

Monseigneur John **MORTON** évêque d'Ely (*avocat de Margareth*) 55 ans

Sir William **HASTINGS** (*ancien compagnon d'armes d'Edouard et Georges*) 28 ans

William **CATESBY** (*secrétaire et garde du corps de Richard*) 23 ans

Dr Thomas **STANLEY** (*médecin du clan des York*) 42 ans

**LE JUGE**

## Résumé de l'acte I

20 mars 1920. C'est le dernier jour du procès de Margareth Lancastre accusée d'avoir assassiné le duc Richard d'York et sa fille Erica Plantagenet dans un attentat le soir du 31 décembre 1916 ; d'intelligence avec les séparatistes irlandais lors de l'insurrection du printemps 1916, puis en pleine guerre d'indépendance ; ainsi que de tentative de meurtre avec préméditation sur les trois fils d'York lors d'un autre attentat le 11 novembre 1919. Catesby, Stanley, Hastings et Richard se sont déjà succédé à la barre des témoins, les preuves et pièces à convictions ont toute été révélées au grand jour. Sa culpabilité ne fait plus l'ombre d'un doute, elle ne peut plus espérer qu'en la clémence des jurés, et pour cela elle s'apprête à jouer son dernier atout : appeler au témoignage de Lady Anne Neville, sa belle fille, tout juste majeure et déjà veuve et orpheline par la main de Richard...

# ACTE II

## SCENE 6 : Les Trois Frères d'York

*(Dans le couloir du tribunal, les partisans des York discutent entre eux et fument pour tenter de se détendre et de reprendre contenance. Edouard, Georges et Richard se sont mis à l'écart pour faire le point sur la situation.)*

GEORGES :

Eh bien ! Si elle n'a pas perdu toute crédibilité après un tel coup d'éclat...

EDOUARD :

Au contraire : cet emportement pourrait bien lui offrir la pitié du jury. Si elle parvient à se faire passer pour une martyre elle peut encore espérer l'acquittement.

GEORGES :

Ça m'étonnerait. Les preuves de sa culpabilité sont accablantes. La cour ne se laissera pas attendrir si facilement.

EDOUARD :

Cela dépendra des prochains témoignages.

GEORGES :

Elle n'obtiendra pas l'acquittement alors que...

RICHARD :

L'acquittement non, mais la clémence peut-être. Et c'est précisément ce que nous devons éviter.

EDOUARD :

Je me le demande. *(Georges et Richard se tournent vers lui stupéfait.)* En nous accommodant d'un verdict de clémence pour notre pire ennemie, nous affirmerons au grand jour notre supériorité morale. Alors, oui, pourquoi pas ?

RICHARD :

Parce que la clémence est la porte ouverte à la grâce royale. A combien estimes-tu notre espérance de vie, si elle venait à l'obtenir ?

GEORGES :

Pitié ? En a-t-elle eu pour notre sœur quand elle l'a livrée aux bas instincts de Clifford ? En a-t-elle eu pour père ? On parle de la femme qui a tenté de nous anéantir, deux fois...

EDOUARD :

Elle sera reconnue coupable de toute façon. Nous avons déjà gagné ! Elle est seule au monde, sans défense, sa fortune, ses biens et ses titres confisqués...

RICHARD :

Ne vends pas la peau de l'ours, Edouard. Pas encore. Nous n'aurons gagné que lorsque cette Erinyes se balancera au bout d'une corde. C'est quand il est aux abois que le fauve est le plus dangereux.

GEORGES :

S'il n'y avait que nous, je serais de ton avis Edouard. Moi aussi je suis fatigué de tous ces morts. Mais les choses ont changé : nous sommes mariés. (*Regardant Richard*) Et bientôt, tous trois, pères de famille. Nous avons beaucoup trop à perdre pour prendre un tel risque.

EDOUARD :

Et que suggères-tu ? Nous ne pouvons pas les empêcher d'interroger Anne Neville.

GEORGES :

Elle ne témoignera pas. Richard ? (*Richard détourne le regard.*) Tu le lui as interdit, pas vrai ? (*Richard fait non de la tête.*) Alors tu lui a clairement inculqué le discours à tenir, au moins ?

RICHARD :

Non. Je n'ai rien fait de tel.

GEORGES :

Tu ne vas pas la laisser parler librement ?!

RICHARD :

Sers-toi de ta cervelle pour une fois ! Si je lui inculque le discours à tenir, comme tu dis, son intervention n'aura rien de naturelle et se fera démonter pièce par pièce à la moindre hésitation. Si elle refuse de témoigner, cela induira tacitement que j'ai usé sur elle de chantage ou pire, d'intimidation.

EDOUARD :

Et cela offrirait à Morton une occasion en or de nous discréditer.

GEORGES :

En d'autres termes si elle refuse de témoigner c'est nous qui aurons le mauvais rôle mais si elle se présente à la barre nous risquons de la voir prendre le parti de Margareth.

RICHARD :

Anne ne prendra pas le parti de Margareth.

GEORGES :

Qu'en sais-tu ? C'est la fille de Warwick. Le sang d'un traître coule dans ses veines.

RICHARD :

A ta place je ferais profil bas sur ce sujet...

EDOUARD :

Richard, Georges ! Ce n'est pas le moment de douter les uns des autres. Il n'est pas dit que Margareth en appellera à son témoignage...

GEORGES :

Et sur qui d'autre que sa « belle fille » peut elle se reposer à présent ?

EDOUARD :

Richard, en toute franchise, après ce qu'il s'est passé à Tewkesbury Hall, peux-tu répondre du dévouement d'Anne à ton égard ?

RICHARD (*après un instant d'hésitation*) :

S'il est vrai que ses sentiments pour moi ont beaucoup changé, sa haine pour Margareth n'a fait que s'affermir. Elle espère autant que nous la voir condamner.

GEORGES :

C'est ce qu'elle t'a dit ?

RICHARD :

C'est ce que je sais.

EDOUARD :

Ce que tu crois savoir...

RICHARD :

T'ai-je déjà donné une seule bonne raison de te défier de mon jugement ? Lorsque je me suis arrangé pour que l'on retrouve cette lettre chez Clifford ? Lorsque je t'ai mis en garde contre les discordes qu'engendrerait ton favoritisme à l'égard de Rivers ? (*montrant Georges du doigt*) Lorsque je suis allé résonner cette tête mule en plein territoire ennemi ? Lorsque j'ai organisé avec Hastings notre défense dans l'embuscade de Tewkesbury Hall ? Lorsque j'ai fait en sorte qu'Henry ne puisse plus jamais servir d'étendard à qui que ce soit ?

GEORGES (*A Edouard*) :

Il est vrai que si tu avais écouté Richard dès le début, nous aurions évité bien des complications. (*A Richard*) Mais cette fois c'est différent...

RICHARD :

Pourquoi ce serait différent ?

GEORGES :

Parce que tu es fou amoureux d'elle depuis la nursery. (*La cloche annonçant la reprise de l'audience se fait entendre.*)

EDOUARD :

Il est trop tard pour faire marche arrière. (*À Richard*) Tu lui fais confiance ?

RICHARD :

Je lui confierais ma vie.

GEORGES (*soupirant*) :

Alors souhaitons que tu ne sois pas aveuglé par tes sentiments, parce que tu lui as aussi confié les nôtres.

(*Edouard et Georges retournent dans la salle du procès laissant Richard à ses réflexions. Il aperçoit la jeune fille debout au milieu du couloir qui le contemple.*)

RICHARD (*se levant pour la rejoindre et lui offrir l'appui de son bras*) :

Anne.

ANNE :

Crois-tu vraiment qu'elle en appellera à mon témoignage ?

RICHARD (*avec précautions*) :

Si elle ne le fait pas, c'est qu'elle est beaucoup mieux informée qu'il n'y paraît.

ANNE :

Elle sait que je ne l'aime pas.

RICHARD :

Mais de ton témoignage peut dépendre la clémence des jurés. Pour éviter la potence elle n'a plus d'autre choix que de parier sur ta haine à mon égard.

ANNE :

Tout comme toi tu paries sur ma haine à son endroit.

RICHARD :

Si tu veux venger ton père, elle pendue, il ne te restera plus que moi à abattre. Tu trembles ? Est-ce que tout va bien ?

ANNE :

Ce n'est rien. Après toutes ces années, je ne pensais pas que la douleur de ces événements était encore si vivace. Que l'évocation du supplice d'Erica me mettrait dans une telle fureur.

RICHARD (*s'interrompant pour lui faire face*) :

Anne. Si tu ne t'en sens pas la force...

ANNE :

Non. C'est très bien ainsi. Richard, peux-tu me promettre que tu n'interviendras pas ?

RICHARD (*avec réticence*) :

Si tu te présentes à la barre...

ANNE :

... aucun des deux partis ne me ménagera. Je sais, j'ai vu. Et je te demande de ne pas intervenir. Ai-je ta parole ?

RICHARD (*la dévisageant un instant*) :

Entendu. Tu as ma parole. (*Il la reconduit à sa place. Tous se réinstallent.*)

## **SCENE 7 : Témoignage de Lady Anne**

LE JUGE :

Lady Margareth, au vu des preuves accablantes et des témoignages entendus jusqu'à présent, votre culpabilité semble établie. Dans votre intérêt, avez-vous des éléments nouveaux ou des témoins susceptibles d'intervenir en votre faveur ? (*Margareth et Morton échangent un regard.*)

MORTON :

Oui votre honneur. Il y a quelqu'un que nous souhaiterions faire intervenir. J'appelle à la barre Lady Anne Neville, veuve d'Eddy de Lancastre.

BUCKINGHAM :

Un instant, Monseigneur ! Vous voulez dire, Lady Anne Neville, épouse de Richard de Gloucester ? (*Des murmures choqués et interloqués résonnent dans l'assistance.*)

MORTON (*vivement choqué, dédaigneux*) :

« Son épouse » ? Encore un mariage secret ! Jamais deux sans trois. Il semble que rien ne puisse se faire franchement au grand jour sous le soleil d'York. (*Quelques ricanements résonnent dans l'assistance.*)

BUCKINGHAM :

Des mariages que vous n'avez pas rechigné à célébrer, monseigneur Morton, pour deux d'entre eux au moins.

MARGARETH :

Particulièrement commode celui là ! (*à Richard*) Pour anéantir ma défense, il t'aura suffi de lui passer la bague au doigt comme on passe une muselière à un chien.

RICHARD :

Nullement ! La duchesse de Gloucester est libre de témoigner, si elle le souhaite. Je ne saurais me faire le geôlier de sa conscience. (*Anne se lève, Catesby lui donne le bras pour la soutenir, tandis que Buckingham lui avance un siège.*)

MORTON (*bas à Margareth, quelque peu désespéré*) :

La manœuvre est habile. Richard vient de laisser entendre ouvertement qu'il n'a rien à craindre de ce qu'elle pourrait dire.

MARGARETH (*bas à Morton*) :

Tachons de prouver, au contraire, qu'elle est muselée par la terreur et n'osera pas le désavouer publiquement. (*Haut et fort*) Voyons donc le fin mot de cette mascarade. Je suis impatiente d'apprendre par quelle perfidie ce diable boiteux a su contraindre ma belle-fille à cette union indécente.

ANNE :

La perfidie et la contrainte ne sont pas le fait de mon mari, madame. Je n'ai jamais eu qu'un seul époux légitime au regard de Dieu...

MARGARETH :

Mon fils : Eddy Plantagenet.

ANNE :

Richard Plantagenet ! Duc de Gloucester. (*La stupéfaction est générale, un brouhaha de voix choquées se fait entendre. Morton et Margareth demeurent interloqués.*)

LE JUGE :

Silence ! Silence ou je fais évacuer la salle ! Lady Anne vous êtes bien la veuve d'Eddy Plantagenet de la maison Lancastre ?

ANNE :

Par la contrainte, oui.

BUCKINGHAM :

« Contrainte », que voilà un mot intéressant ! Lady Anne, êtes-vous en train de dire que votre premier mariage avec feu Eddy Lancastre a été contracté contre votre gré et que votre consentement vous a été extorqué de force ?

ANNE :

Oui. (*Des murmures indignés et scandalisés fusent dans l'assistance.*)

BUCKINGHAM :

Vous parlez de légitimité, existait-il déjà une entente entre Richard et vous-même ?

ANNE :

Nous étions fiancés.

BUCKINGHAM :

Quoi de plus naturel pour deux jeunes gens du même monde ayant grandi ensemble ? D'ailleurs, vous étiez très proche de lady Erica.

ANNE (*très émue*) :

Elle était mon amie d'enfance. Nous n'avions aucun secret l'une pour l'autre. En 1915 nous nous sommes engagées ensemble comme infirmières auprès du Charing Cross Hospital. Elle avait un courage et un sens du devoir que je lui enviais parfois. Au milieu de toutes ses

vies détruites, mutilées, perdues, elle savait rester digne et bienveillante dans les soins qu'elle leur apportait. Et un matin, j'ai appris que cette amie était morte. Violée, assassinée sur l'ordre d'une femme, en représailles pour les actes d'un père dont elle n'avait aucune idée.

BUCKINGHAM :

Votre père, était le plus fidèle partisan du duc d'York. Comment se fait-il que vous ayez été contrainte d'épouser le fils de son pire ennemi ?

ANNE :

Je l'ignore...

MARGARETH :

Menteuse !

ANNE :

C'est la vérité. Mon père m'a toujours tenu à l'écart de ses affaires qu'elles soient politiques ou privées. Après la mort du duc d'York, il a aidé son fils aîné, lord Edouard, à prendre sa suite. Je sais qu'il y a eu une grande querelle, à propos de son mariage. De ce jour, il a commencé à prendre ses distances, jusqu'à cette soirée où je l'ai surpris en conversation avec le duc de Lancastre. On ne m'a pas laissé le temps d'écouter mais j'ai compris qu'il était question d'offrir l'asile à son épouse en attendant qu'elle soit disculpée de ses crimes. Et un soir de septembre l'année dernière, nous avons reçu le duc Henry, sa femme et leur fils à diner. Ce soir là Margareth a exigé que j'épouse Eddy afin de garantir le dévouement de mon père à leur cause.

BUCKINGHAM :

Quelle cause ?

ANNE :

Je l'ignore. Je n'entendais que des bribes de conversation. J'ai compris qu'ils préparaient une embuscade afin d'assassiner les trois fils d'York...

BUCKINGHAM :

Qu'avez-vous entendu, précisément ?

ANNE :

Ils parlaient de Tewkesbury Hall. Eddy se proposait de piéger la voiture de Richard.

MORTON :

Si c'est la vérité, pourquoi ne pas en avoir informé la police ?

ANNE :

Même si je le savais victime d'un odieux chantage je ne pouvais prendre le risque de causer du tort à mon propre père...

MORTON :



Quel chantage ? (*avec dérision*) Qu'avez-vous cru comprendre cette fois ?

ANNE (*montrant Margareth du doigt*) :

Qu'il était pieds et poings liés par cette femme. Je connaissais mon père mieux que quiconque, jamais je n'avais vu cette expression sur son visage, lorsqu'il a accordé ma main à son fils. Il avait peur. Et moi, je ne pouvais tolérer d'être l'objet de ce chantage.

BUCKINGHAM :

Qu'avez-vous fait alors ?

ANNE :

Je me suis enfuie. J'ai couru trouver Richard et je lui ai tout dit.

MARGARETH (*avec rage*) :

Messaline ! C'étais toi sa complice depuis le début. Tu nous as vendu à ton amant !  
Salle petite garce !

MORTON (*bas à Margareth*) :

Lady Margareth, je vous en prie...

MARGARETH :

C'est à cause de toi que mon fils a été tué ! Ta faute si ton père a succombé ! C'est toi la seule responsable ! Par le bras de ton maquereau c'est toi qui les as tués ! ...

MORTON :

Lady Margareth...

MARGARETH (*hurlant à l'adresse de Richard et Anne*) :

... Rendez-moi mon fils assassins ! Rendez-moi mon fils !

MORTON (*Maitrisant Margareth pour tenter de la calmer*) :

Lady Margareth ! Pour l'amour du ciel reprenez-vous.

MARGARETH (*tendant de se calmer, réprimant ses larmes*) :

Pourquoi n'es tu pas restée avec lui ? Après une telle trahison, pourquoi être rentrée chez ton père ?

ANNE :

Il était ma seule famille, je ne pouvais l'abandonner seul entre vos griffes.

MORTON :

Et vous avez épousé Eddy Lancastre...

ANNE :

Contre mon gré !

MORTON (*perdant patience*) :

Alors pourquoi ?!

ANNE (*criant les larmes aux yeux*) :

Parce que j'étais terrorisée à l'idée de finir comme Erica ! (*Des murmures ulcérés résonnent dans les tribunes contre Margareth et la maison Lancastre.*)

MORTON (*interdit montrant Richard du doigt*) :

Et cela ne vous terrorisait pas de vous précipiter dans les bras de cet assassin ?

ANNE :

Je n'avais plus que lui !...

MORTON (*désignant Richard du doigt*) :

Cet homme a tué votre père ! Vous le saviez ?...

ANNE :

J'étais sans défense...

MORTON (*avec un profond dégoût*) :

...Et malgré ça, vous avez accepté de l'épouser !?

ANNE (*se levant furieuse*) :

Oui ! Vers qui d'autre pouvais-je me tourner ? Mes ennemis arrêtés, mon père mort. J'étais seule au monde. Perdue. Vouée au déshonneur et à la déchéance pour leurs crimes. Et malgré cette odieuse trahison, Richard avait encore assez de tendresse pour moi pour m'offrir, à travers lui, tout ce qu'il m'avait pris à Tewkesbury Hall : l'amour d'un mari et la protection d'un père. (*À Margareth*) Ma famille, ma liberté, mon avenir, tout ce que vous m'avez arraché pour satisfaire votre vengeance, c'est le meurtrier de mon père qui me les a rendus.

MARGARETH :

C'est donc ainsi qu'il est arrivé à ses fins. Pour un peu, je te plaindrais. Tu as signé ton arrêt de mort en même temps que le contrat de mariage. Pauvre sotte ignorante. Tu n'as toujours pas compris que ce monstre d'ambition n'en veut qu'à ta fortune. Entre ton héritage et les biens de mon fils, en l'épousant, c'est tout le nord de l'Angleterre que tu as livré à ce vautour ! Mais tu t'en repentiras. S'il ne te brise pas la nuque de ses propres mains, il saura te convaincre de le faire toi-même, comme il a su te convaincre de sceller cette union répugnante. Sous ses airs de chevalier blanc, il est diaboliquement doué pour assister le destin.

ANNE :

Etait-ce le sort que Vous me réserviez, Margareth ? Après vous avoir livré le comté de Warwick, la fortune des Neville et un ou deux héritiers de haute lignée pour votre fils, étai-je sensée achever ma carrière d'épouse le crâne fendu au pied d'un escalier ? Ou détruite par l'opium et l'alcool comme votre mari ? Vous prêtez aux innocents les difformités de votre propre perversion criminelle. Richard, comme ses frères, n'est coupable que de vous avoir résisté. Et si cela a entraîné la mort, aucun d'entre nous, n'a jamais rien prémédité pour exciter votre hargne. Je connais ma fortune, mais, je sais aussi ce qu'elle serait devenue, et où

je serais aujourd'hui, sans lui. Je connais les meurtrissures de son âme, vous avez armé son bras pour m'infliger les mêmes. Malgré toute ma rancœur à son égard, je sais encore reconnaître en lui, une autre victime de votre haine. Je connais la valeur de sa parole parce que je l'ai vu devenir un homme.

BUCKINGHAM (*la prenant précautionneusement par la main*) :

Merci, Lady Anne. Je pense que cela suffira.

MARGARETH (*applaudissant avec ironie*) :

Mes félicitation ma chère. Tu n'aurais pas ton pareil sur les planches d'un théâtre. Le marionnettiste, lui-même, en est pantois. Le mariage s'étant fait à la sauvette, l'apprentissage du texte devait l'être aussi. Sans doute ne s'attendait-il pas à une récitation si « loyale » de cette belle plaidoirie. Etait-ce du Plantagenet ou du Buckingham ?

ANNE :

Oh non, madame ! Je ne suis pas de celle à qui l'on dicte leur conduite. Et leurs paroles, encore moins.

MARGARETH :

Non ? Cela ne te dégoûte donc pas : ses mains poisseuses du sang de ton propre père caressant ta peau dans la moiteur du lit conjugal ? Non ? Cela t'excite peut-être ?

LE JUGE :

Il suffit ! Lady Margareth, vos propos infamants ne sont pas de mise dans ce tribunal. Si vous n'avez pas d'autres témoins à appeler, les jurés vont pouvoir délibérer. Messieurs je vous rappelle qu'au vu des chefs d'inculpation, la peine encourue par l'accusée, si elle était reconnue coupable, est la mort. Je vous recommande donc, réflexion et circonspection afin de rendre un verdict juste et équitable. La séance est levée le temps des délibérations.

*(Le juge abat son marteau sur sa table. La pièce se vide, seule reste Anne, visiblement choquée. Richard s'approche doucement et lui tend un mouchoir.)*

RICHARD (*contenant sa rage*) :

Un mot de ta part et je lui renforce ses injures dans la gorge.

ANNE :

Peu importe ses injures. Elle n'a pas entièrement tort. Si je ne t'avais pas prévenu de l'attaque, mon père serait probablement toujours en vie.

RICHARD :

Ce n'est pas vrai. Si tu ne m'avais pas prévenu, cela aurait pu être bien pire encore. Ton avertissement ne pouvait pas tous nous sauver. Toi, tu n'y es pour rien. C'est moi qui ai poignardé Eddy, moi qui ai tiré sur ton père. Moi et personne d'autre. La faute est mienne.

ANNE :

Si je ne l'avais pas trahi...

RICHARD :

Ils auraient bénéficié de l'effet de surprise, c'est tout. Le risque de prendre une balle n'en était pas moins grand et il le savait très bien.

ANNE (*pour elle-même*) :

Mais peut-être l'aurait-il prise d'une autre main.

RICHARD (*s'agenouillant troublé pour se mettre à sa hauteur et avançant sa main vers elle*):

Anne...

ANNE (*retirant sa main, brusquement*) :

Je ne te pardonnerai jamais...

RICHARD (*retirant sa main*) :

Jamais, je ne te ferai l'injure de l'espérer.

ANNE (*Se penchant vers lui pour s'assurer que personne ne les entende*) :

...Mais, « Elle », je la hais. (*Posant une main sur l'épaule de son mari pour rapprocher leur visage au plus près.*) Je veux la voir morte, Richard.

RICHARD (*caressant le visage d'Anne*) :

Tu la verras, mon amour. Tu la verras.

## **SCENE 8 : Le Dernier Repas**

*(Une petite sonnette retentit dans le couloir. Tout le monde retourne à sa place au sein du tribunal. Richard offre l'appui de son bras à son épouse pour la soutenir jusqu'à leur banc. Le président du jury tend au juge un document.)*

LE JUGE (*lisant le document*) :

« Après délibération, nous, membres du jury déclarons unanimement, l'accusée : Pour les attentats criminels du 31 décembre 1916, et du 11 novembre 1919, coupable. Pour haute trahison en temps de guerre, coupable. Pour meurtre avec préméditation d'un ministre du cabinet, coupable. Pour meurtre avec préméditation sur mineure, coupable. Pour tentative de meurtre sur mineurs, coupable. Pour tentative de meurtre, coupable. Et enfin, pour chantage et malversations, coupable. » (*Il replie le document.*) Lady Margareth, duchesse de Lancastre, ayant été reconnue coupable de l'ensemble des chefs d'accusation portés contre vous, sans exception, la sentence est la mort. Je vous condamne donc à être pendue par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive. L'exécution aura lieu demain à sept heures du matin. (*Abattant son marteau sur la table.*) Affaire classée.

*(Le juge et les jurés sortent. Margareth attire son avocat à elle et lui murmure quelque mots avant de se lever et de suivre les policiers qui la raccompagnent vers sa cellule. L'évêque d'Eli s'approche des frères d'York et de leurs amis.)*

MORTON :

Lord Richard de Gloucester, Lady Margareth m'envoie prier votre Grâce à diner.

RICHARD *(confondu de perplexité)* :

Pardon ?!

MORTON :

Lady Margareth souhaiterait partager son dernier repas avec vous, en tête à tête. Elle espère, que le gentleman que vous êtes, ne refusera pas de se plier aux dernières volontés d'une femme promise à l'échafaud.

*(Un léger froid se propage dans le camp des York, Anne resserre son étreinte sur le bras de Richard et des regards incrédules et inquiets s'échangent entre les hommes.)*

RICHARD *(À Morton faussement désinvolte)* :

Allez devant monseigneur, je vous suis.

ANNE :

Richard...

RICHARD *(caressant le visage de son épouse)* :

Ne m'attends pas pour te mettre au lit. La journée a été harassante, il faut te reposer. Je viendrai vous embrasser dès mon retour.

*(Richard dépose un baiser sur le front d'Anne avant de suivre l'évêque. Le clan des York sort, escortant Anne comme s'il s'agissait des bijoux de la couronne. Morton conduit Richard jusqu'à la cellule de Margareth, où une grande table a été dressée pour deux couverts séparés par une carafe de vin. Les assiettes sont couvertes d'une cloche.)*

MARGARETH *(lui présentant un siège)* :

Soyez le bienvenu votre grâce. J'espère que le manque de confort ne vous incommodera pas. *(Prenant place autour de la table)* Voulez-vous dire le bénédicité ?

RICHARD *(avec un geste sous-entendant qu'il lui laisse cet honneur)* :

C'est votre dernier repas.

MARGARETH :

Seigneur, bénissez ce repas, qu'il me donne la force de marcher au supplice la tête haute et de ne pas succomber aux larmes de la peur qui raviraient mes bourreaux. Qu'il renforce ma foi en ta clémence et ton amour éternel. Et qu'il donne à mon ennemi le cœur de contempler l'odieux résultat de ses forfaits, comme un homme.

RICHARD *(s'impatientant)* :

Amen.

*(Un temps Margareth mange. Richard, les jambes croisées, le dos calé contre le dossier de sa chaise la regarde faire en silence. Il finit par soulever la cloche, et découvre une copieuse part de poulet au curry noyé dans une sauce jaune fluo. Il rabat la cloche avec un sourire.)*

MARGARETH :

Vous ne mangez pas ?

RICHARD *(sortant son paquet de cigarettes)* :

Je n'ai pas faim.

MARGARETH :

Quel dommage. Ce poulet au curry est délicieux.

RICHARD :

Le cuisinier se sera surpassé pour vos ultimes agapes.

MARGARETH :

Et vous ne me ferez même pas l'honneur d'y goûter ?

RICHARD *(avec un signe négatif de la tête)* :

Il faudra vous contenter de l'honneur de ma présence.

MARGARETH :

Oh ! Quel cœur magnanime. Est-ce à votre victoire enfin assurée ou à ma condition de faible femme que je te dois cette grande faveur ?

RICHARD *(allumant sa cigarette)* :

Remerciez le ciel d'en être une, c'est la seule raison pour laquelle Edouard a eu pitié de vous. C'est lui qui tenait à ce qu'on vous remette à la justice.

MARGARETH :

Plutôt qu'à toi. Pour chacun des chefs d'accusation tu aurais su trouver un châtiment plus approprié. Comme tu l'as fait pour mon cher Clifford. Comment as-tu obtenu cette lettre ? Il ne l'aurait jamais écrite de son plein gré. Ni même sobre. Tu la lui as dictée quand il était sous l'emprise de l'alcool ? Ou sous la menace d'un révolver peut-être ? Que lui as-tu fait ?

RICHARD :

Rien qu'il n'ait pas amplement mérité.

MARGARETH :

Tu l'as brûlé vif.

RICHARD :

Imbibé comme il devait l'être, il n'aura pas souffert très longtemps.

MARGARETH :

C'est toi ! Toi, qui l'as rendu fou ! Il me disait qu'il voyait son fantôme. Partout. Et, moi, aveugle que j'étais, je ne l'ai pas cru. Mais c'était bien toi qui favorisais ces apparitions spectrales, encore et encore. Jusqu'à ce que le réel se confonde avec ses délires éthyliques.

RICHARD :

Qu'y puis-je, moi, s'il retrouvait sur mon visage les traits de ma sœur jumelle ?

MARGARETH :

Tu ne t'es pas contenté de le tuer, tu l'as détruit.

RICHARD :

C'est sa propre culpabilité qui l'a détruit ! C'était un lâche. Il faut du sang froid pour être un assassin.

MARGARETH :

Tu en sais quelque chose. Dis-moi Richard, avais-tu toujours les veines aussi froides le soir où tu as égorgé mon mari ? Lorsque, de sa tête, à demi arrachée, tu as senti couler son sang rouge et chaud sur tes mains ? Quand tu l'as contemplé se répandre jusqu'à la dernière goutte ? Je gagerais que non. Que tu bouillonnais de rage pour t'être si monstrueusement vengé sur lui de ce que la justice t'interdisait de me faire subir à moi.

RICHARD :

Supposons, que je les ai tués. J'aurais fait en sorte que leurs cadavres soient retrouvés calciné sous un tas de cendres. Les flammes auraient consumé toute trace d'une tierce présence et la police aurait conclu à de regrettables accidents.

MARGARETH (*comprenant qu'elle a vu juste depuis le début*) :

C'était ma tactique à Wakefield Park, on aurait mis la charogne sur le compte d'un bombardement ennemi. C'est donc comme ça que tu t'es débarrassé de leurs cadavres mutilés.

RICHARD :

Il m'en aura fallu de la patience, de l'humilité, de la ruse et du sang froid pour vous abattre, vous, Clifford, votre épave de mari et votre imbécile de fils. L'un après l'autre.

MARGARETH :

Et tu oses me l'avouer sans détour ? Il y aura du monde à ma pendaison.

RICHARD :

Vous surcotez la piètre valeur de votre parole, Margareth. Aujourd'hui, chacun sait ce que vous êtes : une prostituée, perfide, homicide, et infanticide.

MARGARETH :

Et toi tu n'es qu'un enfant qui sous-estime encore la puissance d'un simple doute. (*Se servant un verre de vin et lui présentant la carafe.*) Un peu de Malvoisie ?

RICHARD (*couvrant son verre de sa main*) :

Merci. Je préfère garder les idées claires.

MARGARETH (*reposant la carafe avec un sourire triste*) :

Tant pis pour toi. Je lève mon verre à tes épousailles. A la santé du couple le plus fourbe d'Angleterre. (*Elle boit*) Je n'en reviens toujours pas de m'être faite doubler si aisément par deux gamins. Moi, qui ai dû maîtriser tous les rouages de la duplicité pour gravir une à une chaque marche de l'échelle sociale depuis la fange du pavé jusqu'au lit nuptial d'un duc. Moi qui me suis sortie du ruisseau, armée de mon seul corps, pour lui échanger son bâtard contre une alliance et devenir aux yeux du monde « Lady Margareth ». La seule idée, de retrouver un jour la moiteur de ces mansardes miteuses, meurtrie d'hématome sous le corps nauséabond d'un ivrogne pour quelques malheureux penny, me réveille en sueur chaque nuit. Mais ça, tu ne peux pas comprendre. Tu ignores tout des coups et du mépris.

RICHARD :

Vous croyez ? Moi le nabot, chétif, « aux faux airs de filles », « trop frêle pour le combats » qui toute la guerre s'est vu offrir plume blanche sur plume blanche... vous croyez vraiment que, moi, j'ignore tout du mépris ? Savez-vous que le lynchage des plus faibles se pratique couramment à Eton ? Oh pas au grand jour, non ! Mais votre précieux fils s'y entendait fort bien. Mes côtes se souviennent encore de ses coups. Je ne connais pas votre enfer, mais toutes les nuits, je suis réveillé en sueur par l'image de votre mouchoir taché du sang de ma sœur et les hurlements d'agonie de mon père. Je revois les yeux rouges et les mâchoires écumantes de vos chiens à mes trousses. Cela fait quatre ans que vous êtes l'objet de tous mes cauchemars.

MARGARETH :

Ils me survivront.

RICHARD :

Peut être. Mais vous morte, ils ne seront plus que cela, de mauvais rêves. (*Un temps*)

MARGARETH :

Comme tu lui ressembles.

RICHARD :

A qui ?

MARGARETH :

Ton père. L'intelligence, la loyauté, l'ambition et jusqu'à ce regard glacial. Tout en toi me le rappelle. Jamais je n'avais connu un homme sincère, fidèle à sa parole et à ses principes. Là d'où je viens, ça n'existe pas, un homme honnête.

RICHARD :

Alors... Vous aviez peur de lui.

MARGARETH :



Pourquoi me serais-je acharné à l'anéantir autrement ? Lui et toute sa descendance. Il me terrifiait autant que je l'admirais. Je ne pouvais concevoir l'idée qu'il n'envisage pas de nous trahir. Je devais y mettre bon ordre et supprimer tout risque de représailles. Lorsque tu m'as échappé cette nuit là à Wakefield Parc j'avais déjà perdu. Je l'ai compris si tard. Warwick m'avait pourtant mis en garde : « Richard est l'atout maître de son camp. Il a le sang chaud mais la tête froide. Malgré son jeune âge c'est lui le véritable stratège des York. » Je ne l'ai pas cru. Qu'aurais-je du craindre d'un gamin ? Un nabot estropié ?

RICHARD :

C'est que j'ai en moi quelque chose qui porte malheur à ceux qui me négligent.

MARGARETH (*partant d'un grand rire nerveux*) :

Et dire que tout ce temps je croyais me battre contre Edouard. (*Gagnée progressivement par le fou-rire*) J'aurais du t'étriper de mes propres mains quand j'en ai eu l'occasion.

RICHARD (*gagné par le rire à son tour*) :

Le plus drôle dans tout ça, c'est que, si vous l'aviez fait, vous n'auriez pas eu à vous soucier de mes frères. Sans moi, ces deux pantins bouffis d'orgueil, se seraient entretués tout seuls.

MARGARETH :

Oh oui ! Quelle ironie ! (*le fou rire se calme*) Entre nous Richard, comment as tu fait pour réconcilier Edouard et Georges ?

RICHARD (*offrant une cigarette à Margareth*) :

Ça, c'était un coup de maître. Je le reconnais. J'ai commencé par insinuer un sentiment de défaite chez Edouard en lui rappelant que son devoir de frère aîné n'était pas seulement de subvenir à la famille et de gérer ses affaires, mais aussi de veiller à ce qu'elle demeure unie. Il m'a donné carte blanche pour convaincre Georges de nous revenir. Alors j'ai récupéré un bijou, qui appartenait à notre père, et j'ai attendu. Le jour de la signature de l'armistice je suis allé le trouver. Je savais qu'en évoquant avec lui, ses souvenirs du front au côté d'Edouard, la mémoire de père et de notre enfance heureuse je réveillerais ses sentiments fraternels. Ensuite, je l'ai laissé noyer sa culpabilité et sa solitude jusqu'à ce que son isolement et le mépris de ses nouveaux amis, lui apparaissent évidents. Bien entendu, je lui en avais touché deux mots tant qu'il était sobre. Et puis, en tête à tête avec sa conscience, les liens du sang ont fait le reste.

MARGARETH (*applaudissant son interlocuteur*) :

Magnifique ! Tu as été jusqu'à instrumentaliser l'alcoolisme de ton frère et la mémoire de ton propre père pour ressouder votre fratrie. C'est d'un pragmatisme monstrueux. (*Reportant son attention sur le diner*) Tu devrais manger tant que c'est chaud.

RICHARD :

Non merci.

MARGARETH :

Tu as tort si la faim te prend pendant mon exécution cela risque de te gâcher le spectacle.

RICHARD :

Je déjeunerais deux fois.

MARGARETH (*riant*) :

Ne sois pas ridicule, je mange bien, moi.

RICHARD :

Oui et dans six heures vous serez pendue. Moi, pas.

MARGARETH :

Je serais mal avisée de t'empoisonner Richard.

RICHARD :

Vraiment ?

MARGARETH :

Oui vraiment. Qu'aurais-je à y gagner ?

RICHARD :

La satisfaction de m'entraîner avec vous dans la tombe.

MARGARETH :

Et ainsi achever de vous donner raison devant toute l'Angleterre ? Jamais ! A ta place, ce n'est pas le contenu, de mon assiette, qui m'inquiéterait.

RICHARD (*regardant l'assiette de Margareth avec l'excitation d'un joueur*) :

C'est bien pensé. Seulement on m'a fouillé à mon arrivée.

MARGARETH :

Et on t'a laissé ta canne ?

RICHARD :

Vous priveriez un faible infirme de son unique soutien ?

MARGARETH :

La lame en est-elle toujours aussi aiguisée.

RICHARD :

Ma fois... Ni la gorge de votre mari ni le ventre de votre fils n'en ont émoussé le tranchant... (*Margareth bondit sur Richard son couteau à bout rond dans le point. Il lui saisit le poignet et la gorge la plaquant le dos contre la table.*) Vous avez perdu, Margareth. Acceptez-le ! Et laissez nous en paix.

MARGARETH :

Non. Pas encore. Pas tant que cette petite trainée d'Anne Neville portera en elle le dernier fruit des Lancastre.

RICHARD :

Alors votre fils ne vous l'a pas dit ? Cela aurait sans doute blessé son orgueil de mâle alpha que d'avouer à sa mère qu'il s'était fait supplanter dans son propre lit conjugal par son frère rival aux faux airs de fille.

MARGARETH (*désemparée*) :

Tu es immonde ! Scélérat ! Tu t'es servie d'elle, depuis le début ! Elle avait confiance en toi, et toi, tu l'as déshonorée.

RICHARD :

Non. C'est elle qui est venue me trouver. Vous lui avez volé sa famille, tout ses espoirs de bonheur, son avenir, et jusqu'à sa liberté. Alors elle m'a demandé d'enfourer dans sa matrice les graines de notre vengeance commune. Et c'est ce que j'ai fait. (*Lui chuchotant à l'oreille*) Ta fin de race s'éteindra avec toi demain matin, Margareth. Désespère et meurs ! (*Il l'a lâche, elle se laisse glisser au sol.*)

MARGARETH :

Je te verrai mort, démon. Du sommet du ciel où tu n'iras jamais, je te verrai mort !

RICHARD (*dans un séduisant sourire*) :

C'est une joie qui sera d'abord mienne. Adieu Madame.

(*Richard et Margareth échangent une salutation de la tête avec un sourire. Richard cogne les barreaux avec sa canne pour que le geôlier lui ouvre. Il sort laissant Margareth seule.*)

## **SCENE FINALE : L'Hiver de Nos Tourments**

(*Le soleil se lève à peine, dans la cour du tribunal, une potence a été dressée par le bourreau. Au pied de l'estrade se tiennent, à distance respectueuse les spectateurs venus assister à l'exécution. Au premier rang Georges, Edouard et Richard se tiennent debout. Un siège a été aménagé non loin de lui pour Lady Anne, sur l'épaule de laquelle, il laisse reposer sa main dans une attitude protectrice. Derrière le couple Buckingham et Catesby se tiennent eux aussi debout aux côtés de Stanley et Hastings. Précédée de Morton, Margareth s'avance vers l'estrade. Elle s'arrête pour leur faire face.*)

MARGARETH :

Les fauves sont donc tous venus se repaître du sang du martyr. C'est bien. Profitez de votre triomphe, gamins, il sera de courte durée car tout ce qui croît dans le sang, s'effondrera dans le sang. Ne lève pas les yeux au ciel quand je te parle Edouard Plantagenet, pauvre duc d'York en peinture. Tu n'as ni la prestance, ni la cervelle de ton père. Tu as déjà poussé ton

propre frère à la trahison, et on y prend goût très vite, n'est-ce pas Georges de Clarence. Tu n'as aucun contrôle sur les faits et gestes de ton benjamin et ton épouse est une sangsue. Oui, il ne se passera pas dix ans avant que G n'amorce ta chute dans un bain de sang.

BUCKINGHAM :

Faudra-t-il transformer cette potence en bûcher ?

MARGARETH :

Buckingham, tu auras beau faire, tu ne seras jamais que l'ombre de Richard. Dans tes veines coulent d'avantage de jalousie et d'orgueil que de sang. Je me demande lequel de vous deux trahira l'autre le premier.

HASTINGS :

Seul les hypocrites et les fourbes redoutent la loyauté dans le camp adverse.

MARGARETH :

Hastings. Tu me ferais presque pitié. Sais-tu que lorsque les lords chassent le sanglier c'est toujours le chien qu'ils envoient en première ligne se faire éventrer par les défenses de la bête ?

RICHARD (*au bourreau qui conduit Margareth à l'échafaud*) :

Mais faites la taire !

MARGARETH :

Pour que je vous épargne toi et ta putain ? Toi, le diable boiteux, dont la naissance sacrilège fut annoncée par les corbeaux de tempête, toi qui vint au monde les pieds devant et la bouche armée de dents comme une bête assoiffée de sang. Un jour viendra où tes proches eux même en viendront à maudire le jour de ta naissance, alors, tu crèveras, seul, vautre dans la marre de ton propre sang. Oui ! Dieu m'est témoin, Richard, que ton âme et ton corps, tordus tous deux, souffriront mille morts avant que tu ne perdes la vie ! Ainsi expieras-tu tes crimes de ton vivant avant que de connaître à jamais les tourments de l'enfer ! (*se tournant vers Anne*) Quant à toi, dont le plus cher désir était de partager son destin, puisses tu, enfin, être exaucée. (*Le bourreau lui passe la corde autour du coup. Instinctivement, Anne se blotti contre Richard qui resserre son étreinte.*) Le diable soit de la maison d'York ! Qu'il vous emporte, tous ! Georges le parjure, Edouard le joli cœur, Hastings le roquet, Buckingham le traître à son sang, et toi, Richard, le sanglier sanguinaire, il ne s'écoulera pas dix ans avant que, tous, vous ne soyez appelés à répondre de vos crimes devant votre créateur !

(*Un silence pesant retombe. Le bourreau tire un levier, la trappe sous les pieds de Margareth se dérobe et le corps chute brutalement arrêté part la corde. Richard se penche à l'oreille de Buckingham tout en regardant les convulsions du corps dont la vie s'échappe.*)

RICHARD :

Décidément tout fout le camp dans ce royaume. Il fut un temps où l'on coupait la langue des condamnés à mort avant de les pendre.

BUCKINGHAM :

Tu ne crois quand-même pas aux imprécations de cette mégère hystérique ?

RICHARD :

Non. Pas un traitre mot. (*Buckingham et Richard échangent un sourire furtif. puis Buckingham sort avec les autres, seul reste Richard. Il s'approche de la potence et dépose une rose rouge aux pieds de Margareth.*) Voilà père, vengeance est faite. Erica, ma chère sœur, justice est rendue. C'en est fini des Lancastre. Enfin, nous aurons la paix. Nos enfants s'épanouiront dans l'insouciance. Nos femmes n'auront plus à craindre de représailles. J'y veillerai. C'est vrai, seuls les fous s'imaginent que la gloire est éternelle, mais cette nuit, pour la première fois depuis quatre ans, je vais bien dormir. Enfin, voici l'hiver de tous nos tourments. Resplendis beau soleil, que je respire pleinement le jour qu'il fait. Illumine de tes rayons dorés cette première aube du glorieux printemps des York.

*(Richard tourne le dos à la potence et sort de la cour du tribunal en boitant dans la lumière de l'aube naissante. Noir.)*